

L'imagination religieuse est en outre l'un des traits distinctifs de M. Moody. Il la porte dans l'étude de l'Écriture Sainte dont les personnages, grâce à elle, reprennent vie, marchent, dialoguent avec plus ou moins de vraisemblance. Ces hommes que nous ne connaissons guère que de nom, M. Moody les voit, les fréquente, connaît leurs forces et leurs faiblesses, dit ce qu'ils ont dû penser et faire. Les uns lui sont aussi chers que ses propres compagnons d'œuvre, les autres lui inspirent une vive répulsion.

Ce qui nous a le plus frappé peut-être c'est la merveilleuse faculté qu'a M. Moody de faire appel à la conscience. Il parle faiblement à la raison et rarement au cœur. C'est la conscience qu'il veut saisir pour déterminer par elle la volonté à recevoir le salut offert.

Que l'on ajoute à ces dons remarquables en eux-mêmes et fortifiés par leur réunion chez un seul homme le bruit qui se fait constamment autour de son œuvre et que la presse se donne pour mission d'entretenir, il sera facile de comprendre comment cet homme d'apparence presque vulgaire, à la voix forte mais rauque et peu flexible, à l'accent yankee, peu soucieux des règles de l'art et encore moins curieux des sciences humaines, puisse exercer sur le peuple une influence qui ne cesse de s'accroître depuis quinze ans. Il est vrai que les classes cultivées lui restent inaccessibles ; il est probable que les auditoires ordinaires se lasseraient de ce genre spécial de prédication ; mais il faut remercier Dieu d'avoir fait de M. Moody et de son ami M. Sankey de puissants instruments de réveil.—

D. C.

---

Nous sommes enân tous de retour après une vingtaine de jours de vacance ; et c'est avec joie que nous nous sommes revus. Cependant c'est avec douleur que nous avons appris le malheur qui avait frappé notre ami, Monsieur Samuel Rondeau.

Il nous avait quitté au commencement des vacances, pensant aller oublier durant quelques jours, les soucis de l'étude ; mais à peine était-il arrivé que de tristes nouvelles le rappelaient pour assister aux derniers moments d'une mère qu'il chérissait.

Si bien souvent, pendant notre vie de collège, nous partageons les joies de nos condisciples, nous savons aussi prendre part à leurs peines : dans de telles circonstances leur douleur devient la nôtre. Aussi notre ami peut être assuré que son malheur ne nous laisse pas indifférents, et que nous faisons des vœux pour que le Seigneur lui prépare un avenir meilleur.

Un autre des nos condisciples, Monsieur Cayers nous a causé quelque inquiétude. Ayant été retardé de quelques jours dans son champ (Otter Lake), nous craignons qu'il ne fût malade. Nous nous étions trompés, et nous avons été heureux de le voir revenir en santé.

Quant à nos autres condisciples ils paraissent avoir passé de bonnes vacances ; leur gaieté et leur air mystérieux semblent, par intervalle, trahir quelque doux souvenir.